

D'UN LIVRE À L'AUTRE

M. REUCHLIN

Psychologie,

Paris, P.U.F., 2^e trimestre 1978

Cet ouvrage est une introduction à la psychologie contemporaine.

Son originalité réside, nous semble-t-il, principalement dans le fait qu'il ait été rédigé pour permettre une lecture à plusieurs niveaux selon les connaissances préalables du lecteur et selon ce qu'il attend de cette lecture.

Un premier niveau ne suppose aucune connaissance préalable en psychologie et présente les principales questions traitées aujourd'hui par la psychologie. A l'intérieur de ce texte, certains sujets sont développés en plus petits caractères : description précise d'une recherche, extrait d'un ouvrage, discussion sur un problème particulier. Le lecteur qui souhaite lire des études plus approfondies trouvera également à la fin de chaque chapitre des références d'ouvrages ou d'articles - références présentées en deux groupes : « Pour aller plus loin », « Et plus loin encore... » (l'auteur renvoie principalement à des travaux en français, ce que l'on appréciera compte tenu de la proportion considérable de travaux en langue anglaise parmi l'ensemble des publications de psychologie). De plus, un lexique de quelque 1 200 termes renvoie aux pages où se trouvent traitées les principales notions employées en psychologie.

On remarquera, lors de la lecture de ce livre, en plus de la qualité scientifique du texte, l'effort pédagogique réalisé par l'auteur, qui réussit à présenter de façon simple (mais non simpliste), des domaines aussi différents que l'apprentissage et l'émotion, aussi complexes que la théorie de la détection du signal et les échelles psychophysiques.

Unité et diversité de la psychologie

Dans la première partie de son livre, l'auteur définit la psychologie, précise les méthodes qu'elle emploie, et dresse un tableau de l'étendue et de la diversité du/des domaine(s) couvert(s) par cette discipline.

La psychologie se propose de décrire et d'expliquer les conduites des organismes. Mais elle a l'ambition, pour le faire, de satisfaire aux critères généraux de la méthode scientifique : formulation de descriptions et explications *vérifiables*, élaboration de *modèles* des conduites. L'utilisation de cette méthode entraîne une limitation fondamentale du domaine de la psychologie, laissant hors de ce domaine les descriptions et explications non vérifiables. Si elle n'exclut pas l'introspection, la psychologie contemporaine ne peut se contenter de compte rendus et de réflexions sur une expérience personnelle vécue. Si elle n'exclut pas non plus l'étude des déterminants subjectifs de la conduite, le psychologue prétend que ces éléments subjectifs, irrationnels, affectifs, peuvent constituer des objets d'étude relevant d'une démarche rationnelle.

La diversité des domaines de la psychologie résulte de la variété des organismes étudiés : animaux à des niveaux très différents de l'échelle évolutive, des daphnies aux chimpanzés, observés en milieu naturel (*éthologie*) ou en laboratoire (*psychologie comparée*); ces études sur les animaux offrent des possibilités de comparaison entre organismes de complexité différente et des possibilités d'intervention sur les organismes étudiés (création de besoins par privation de nourriture, de partenaire sexuel, excitation ou destruction des centres nerveux, etc.). La psychologie étudie également les hommes considérés dans leur développement (*psychologie de l'enfant* ou *psychologie géné-*

tique), afin de déterminer quelles sont les acquisitions habituellement réalisées à chaque âge, comment ces acquisitions s'organisent en une suite de stades dont l'ordre reste le même pour tous les enfants, comment s'effectue le passage d'un stade au suivant. Dans d'autres perspectives, on s'efforcera de décrire et d'expliquer les différences qui s'observent entre groupes d'individus ou entre individus d'un même groupe (*psychologie différentielle*). En étudiant les conduites pathologiques de l'homme malade (*psychologie pathologique*), on tentera de mieux comprendre le fonctionnement habituel du sujet humain.

La psychologie se diversifie également par ses méthodes d'investigation : *méthode clinique*, qui procède par étude approfondie de cas individuels et où les notions psychanalytiques sont fréquemment employées; *méthode expérimentale*, où l'on étudie l'influence de variables « provoquées » (provoquées par l'expérimentateur qui peut alors interpréter les modifications observées de façon plus sûre ou précise), ou « invoquées » (préexistant à l'expérience : âge, sexe, milieu économique...); diversité également quant aux conduites étudiées : des conduites élémentaires, qui seraient du domaine de la *psychophysiologie*, aux conduites dépendant de régulations sociales, dont l'étude constituerait le domaine de la *psychologie sociale* (*).

Cette large diversification de la psychologie peut donner l'impression d'un manque d'unité, mais « les faits ne se prêtent pas aussi bien que les réflexions à l'édification de systèmes cohérents et harmonieux » et la structure même de ce livre montre qu'il est fort utile de pouvoir comparer l'apport de différentes méthodes et de différentes théories à l'étude d'une même catégorie de conduites, d'une même « fonction ». Ainsi, la question de la motivation est abordée sous de multiples éclairages : psychanalytique (ou

clinique), avec par exemple la notion de pulsion, psychophysiologique, avec le modèle « homéostatique » ou de « réduction de tension », par la psychologie expérimentale, dans l'étude des relations entre la motivation et l'apprentissage ou l'étude des conflits de motivation, par l'éthologie, avec les travaux sur l'attachement. De plus, le caractère propre des motivations humaines, leur relative libération à l'égard des exigences biologiques et des contraintes du milieu, conduit également à s'intéresser au rôle de l'imaginaire dans la motivation, à ses rapports avec le développement de la fonction symbolique (sémiotique), avec le langage...

Certes, dans l'état actuel des connaissances, ces apports parfois se juxtaposent plutôt qu'ils ne s'articulent, mais cet « état d'inachèvement constituera sans doute une déception pour certains esprits, une stimulation pour d'autres ».

Les fonctions psychologiques.

Les problèmes posés actuellement par la psychologie sont traités en plusieurs chapitres, chacun synthétisant les problèmes relatifs à une même fonction, une même catégorie de conduites. Cette séparation quelque peu arbitraire, selon les types de conduites étudiées, est apparue nécessaire pour une première approche de la psychologie contemporaine. Toutefois l'auteur précise que chacune de ces fonctions ne peut être étudiée et comprise qu'en tenant compte du rôle qu'elle joue dans le contact avec les autres et de l'intervention de celles-ci dans son propre développement.

La sensation et la perception.

Les organismes sont informés des variations qui se produisent dans certains caractéristiques du milieu qui les entoure. Ce chapitre rapporte tout d'abord les recherches sur la *sensation*, qui étudient les mécanismes physiologiques ou psychophysiologiques permettant l'émission du message informatif dans les cellules réceptrices des organes des sens, sa transmission par le système nerveux, sa réception par le cerveau.

Toutefois, on ne saurait se représenter les mécanismes sensoriels comme des appareils fournissant de la réalité physique une image immuable, indépendante des besoins actuels et de l'activité de l'organisme qui la recueille. L'information captée par les sens est choisie en fonction de ces besoins et de cette activité; elle est traitée de façon plus ou moins complexe, en vue d'orienter et de contrôler utilement les conduites. Les études sur la *perception* rapportées dans ce chapitre portent sur les conditions, les modalités, les résultats de ce traitement.

L'apprentissage et la mémoire.

Les conduites actuelles d'un organisme dépendent pour une large part de ses expériences antérieures. Il y a *apprentissage* lorsqu'un organisme, placé plusieurs fois dans la même situation, modifie sa conduite de façon systématique. M. Reuchlin expose les différentes données et théories sur l'apprentissage (conditionnement pavlovien, conditionnement opérant, théories stimulus-réponse (S-R) et théories cognitives), ses aspects psychophysiologiques (au niveau des neurones et des synapses, des structures cérébrales), ses aspects sociaux (conditionnement social, effet d'audience, apprentissage imitatif...). L'auteur dresse également un tableau des applications étendues auxquelles ont donné lieu les connaissances acquises par les psychologues expérimentalistes. Il s'agit par exemple des méthodes d'enseignement programmé permettant à l'élève d'acquérir seul à son rythme propre, les connaissances relatives à un certain programme. Ces méthodes peuvent en effet être considérées pour une large part comme des applications des recherches sur le conditionnement opérant. Le conditionnement pavlovien a également donné matière à certaines applications thérapeutiques (thérapie du comportement).

Si toutes les recherches présentées dans ce chapitre n'offrent pas immédiatement des modèles pour mettre en œuvre pratiquement des apprentissages, elles fournissent néanmoins un cadre de réflexion fort utile.

La *mémoire*, en ce cas, est l'ensemble des mécanismes par lesquels un apprentissage reste disponible pendant un certain temps. M. Reuchlin retrace l'évolution des recherches sur la mémoire : si elles ont d'abord tenté

d'atteindre une fonction mnémonique « pure », aussi isolée que possible des autres fonctions (nombre de ces études ont utilisé à cette fin des syllabes sans signification), elles s'orientent actuellement vers une prise en compte plus large des liens étroits qui unissent la mémoire avec l'intelligence, mais aussi par exemple avec la motivation du sujet, la tonalité affective agréable ou désagréable du matériel à mémoriser... On trouvera également ici le rapport des recherches sur les fondements biologiques de la mémoire, recherches qui font actuellement l'objet de vives controverses.

Les activités intellectuelles.

Les animaux supérieurs et l'homme sont capables d'apprendre à répondre de façon adaptée dans des situations qui, concrètement, diffèrent très largement les unes des autres. La *psychologie expérimentale* cherche ainsi dans quelle mesure et à quelle condition un apprentissage acquis dans une certaine situation pourra être utilisé dans une autre.

Les travaux de J. Piaget et de son école sont fréquemment cités et utilisés dans l'étude des activités intellectuelles. Ils occupent une place importante dans ce chapitre. Ces travaux ont déjà fait l'objet d'un article dans un numéro précédent de cette revue (1), aussi rappellerons-nous simplement les objectifs et les postulats de cette *psychologie génétique* ou *psychologie du développement*. Elle se propose non seulement de décrire les acquisitions successives de l'enfant, mais aussi d'expliquer l'intelligence par la façon dont elle se construit. Pour Piaget, le développement de l'intelligence constitue un prolongement des mécanismes biologiques d'adaptation. Il dépendrait de quatre facteurs : la maturation du système nerveux, l'action sur les objets, qui permet de découvrir leurs propriétés, les facteurs sociaux, l'équilibration (mécanisme d'autorégulation qui permet à l'enfant de répondre par des compensations actives aux perturbations, aux déséquilibres extérieurs).

D'importantes différences individuelles apparaissent régulièrement dans les résultats expérimentaux et dans les observations génétiques. La psychologie différentielle prend ces

(*) Nous signalerons simplement ici que ce thème des interactions entre déterminants biologiques et sociaux de la conduite est abondamment traité dans cet ouvrage.

(1) Cf. Recherche, Pédagogie et Culture, n° 27, Vol. V, Janvier-Février 1977.

différences pour objet d'étude, non seulement en vue d'applications (diagnostic précoce de la débilité mentale, orientation scolaire et professionnelle), mais aussi pour éclairer les mécanismes généraux du fonctionnement de l'intelligence.

La motivation.

Tous ces mécanismes d'apprentissage, de mémorisation, n'ont de valeur adaptative que dans la mesure où le sujet les met en œuvre, c'est-à-dire dans la mesure où il est actif. Il est donc essentiel d'examiner les facteurs qui déclenchent l'activité du sujet, la dirigent vers certains buts. L'analyse de ces facteurs et des mécanismes expliquant leurs effets, constitue l'étude de la motivation, rapportée dans ce chapitre. Cette notion a déjà été évoquée à propos des rapports entre les recherches conduites par des psychologues, des éthologues, des psychanalistes, des physiologistes, des généticiens, les problèmes qu'elle soulève ne peuvent en effet être résolus que dans le cadre d'une confrontation entre différents points de vue.

Les niveaux d'activité.

Dans ce chapitre, M. Reuchlin rappelle les bases physiologiques de la vigilance (formation réticulée) et ses indices (électroencéphalographie, électromyographie...), ses rapports avec la motivation... Il passe en revue les travaux sur les différents états de vigilance : le sommeil (ses mécanismes, ses fonctions, les types de sommeil : « lent » et « paradoxal »), l'attention (son rôle dans la sélection de l'information, les modèles cognitivistes et physiologiques de l'attention), l'émotion (ses effets sur l'efficacité des conduites adaptatives...).

Voilà les grandes lignes de cet excellent livre de base. Il ne s'agissait pas ici de résumer un ouvrage d'une telle densité mais seulement de retracer les orientations très générales des recherches qui y sont rapportées, les lignes directrices des problèmes qui se posent aujourd'hui à la psychologie scientifique – psychologie, à laquelle cet ouvrage constitue sans conteste la meilleure ouverture.

D. Corroyer

J. RABAIN

L'enfant du lignage, du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal.

Paris, Payot, 1979, 237 p. (Préface d'E. Ortigues.)

Ce livre représente l'aboutissement d'une enquête menée chez les Wolof du Sénégal, plusieurs années durant, et centrée sur le processus de socialisation de l'enfant, entre deux et cinq ans. Mais l'intérêt de l'ouvrage, et les enseignements à tirer de ses analyses, dépassent de beaucoup de cadre ethnographique étroit, qu'un tel thème de recherches pourrait laisser supposer. En effet, c'est la question générale de la socialisation en milieu africain que pose J. Rabain, à propos d'une étape cruciale de l'enfance chez les Wolof, entre le sevrage et l'intégration dans les groupes d'âge. A deux ans, l'enfant qui « se détourne du sein de sa mère » est un être encore indifférencié du point de vue de la société globale ; à cinq ans, lors de son entrée dans un groupe d'âge, c'est un être parfaitement défini, identifié. On voit donc tout l'intérêt d'une étude portant sur ce moment décisif, où la société doit assigner une position à un nouveau membre, dont la personnalité se forme, dans ce processus d'identification. L'enjeu de l'étude était donc double : d'une part, comprendre comment la société wolof procède, pour réduire l'écart qui sépare d'elle l'être naturellement marginal que représente l'enfant ; mais aussi, et surtout, déterminer comment, dans la réduction de cet écart, se constitue l'identité de l'enfant.

Pour donner une description rigoureuse de cette période de l'enfance wolof, J. Rabain a voulu éviter les deux défauts symétriques, qui marquent souvent les études sur l'enfant dans les sociétés traditionnelles. Elle reproche ainsi à l'ethnographie classique d'avoir une vision « marginale » de l'enfant, considéré comme un élément du système social, en négligeant l'aspect dynamique de la construction de l'identité. D'autre part, certaines études culturalistes ont le défaut de négliger les « codes culturels » qui influencent le comportement de l'enfant et de son entourage. J. Rabain a donc essayé de ne tendre dans aucune de ces directions, et d'intégrer dans son étude la dynamique du développe-

ment de l'enfant à celle du groupe social dans son ensemble.

Ces présupposés méthodologiques commandaient une forme particulière d'enquête ethnographique ; J. Rabain a considéré l'univers des échanges, verbaux ou non, entre l'enfant et l'entourage, comme le domaine le plus révélateur des processus à analyser. En effet, le développement de l'enfant et son intégration au groupe relèvent de l'apprentissage du symbolique, c'est-à-dire notamment de la mise en ordre de ses échanges et communications avec le groupe. Chez les Wolof, comme ailleurs en Afrique noire, le moment privilégié pour l'étude de ces échanges est constitué par ces « réunions » informelles, dans la cour de la « concession », qui regroupent le plus souvent, les femmes autour de la préparation des aliments ou d'autres travaux domestiques, mais aussi des hommes, les enfants, des étrangers, etc. Ce genre de situation très banale est la meilleure occasion d'observations sur l'enfant ; celui-ci, n'y ayant pratiquement pas de fonction déterminée – à l'âge étudié par J. Rabain, il ne participe guère aux travaux – peut librement aller de l'un à l'autre des adultes présents, les faire participer à ses jeux, les interpeler, etc. Ces échanges sont l'occasion et le signe de l'intégration par l'enfant des « codes culturels » qui gouvernent les relations sociales.

Le premier objet d'échanges est évidemment le lait maternel, d'autant plus figuré comme tel au moment du sevrage. On pourrait s'étonner de ce qu'une activité relevant apparemment de la simple psychologie individuelle, comme l'allaitement, soit considérée en termes sociologiques ; mais justement le propos de J. Rabain est de montrer que le sevrage est porteur d'enjeux sociaux, pour la mère, l'enfant et le groupe. En effet, le sein de la mère « ne lui appartient pas entièrement » (p. 42), car le groupe exerce un contrôle attentif sur l'attitude de la mère vis-à-vis de l'enfant, sur la conformité de son comportement aux normes usuelles. Or, le sevrage implique évidemment d'importants changements dans ce comportement ; la mère, avant le sevrage, est constamment présente pour l'enfant et constitue presque tout son univers d'exploration physique. De nombreuses études ont été consacrées à cette « symbiose » de la mère et de l'enfant en mi-

lieu africain, et à ses conséquences sur le développement de l'enfant. Le sevrage marque la rupture de ce lien étroit, et exige donc de la mère un changement d'orientation dans ses échanges avec l'enfant. Mais – et c'est là que l'étude des « codes culturels » vient compléter la simple observation des comportements – cette rupture est interprétée par la société wolof, et cela est constamment affirmé, comme un changement d'orientation de la part de l'enfant, censé se tourner vers d'autres objets d'exploration que le corps de la mère : « Quand tu montres le sein à l'enfant, il grogne, il refuse (...). Maintenant il va vers les autres enfants, il joue (p. 44). Ainsi l'ensemble des comportements impliqués par le sevrage ne peut être compris sans l'analyse de ces enjeux. En assignant à l'enfant un nouveau statut, c'est un premier modèle d'identification que lui propose le groupe : modèle très vague encore à ce stade, mais que la structuration progressive des échanges va affiner avec le temps.

En effet l'enfant, sorti de l'espace restreint que constitue la présence immédiate du corps de la mère, explore les relations avec les adultes, les autres enfants, les étrangers, et ces relations sont exprimées par l'échange. Celui-ci se situe dans divers domaines d'expression : paroles, regards, manipulations des objets, etc. J. Rabain n'a pas cherché à séparer ces domaines en y analysant des codes séparés ; son propos est bien plus d'intégrer tous ces genres d'expression à une logique commune des relations dans le groupe.

A travers l'apprentissage du don et de ses modalités, qui situent divers genres de relations, l'enfant peut appréhender l'univers des rôles et des statuts, et la place qu'il doit y occuper. Car les échanges symboliques, de paroles, de gestes ou de nourritures, expriment simultanément le statut familial et générationnel, l'appartenance au lignage, à la caste. C'est donc à un véritable apprentissage du système social qu'est convié l'enfant, dans l'interaction avec l'entourage. En effet, à l'initiative de l'enfant, le groupe répond toujours par une interprétation : les adultes commentent le geste de l'enfant, en cherchant les raisons, le réprimandent, ou au contraire l'incitent à poursuivre. Ces commentaires et réponses proposent des modèles d'identification, dans la mesure

où ils sont suggérés par l'ensemble des représentations attachées à l'enfance et au développement de la personne.

Car, en accord avec ses principes méthodologiques, J. Rabain ne néglige pas l'autre face de cette dynamique de l'intégration de l'enfant, à savoir la construction de l'identité. Les éléments « de base » de l'identification permettent à l'enfant de se situer dans les catégories sociales très générales, comme enfant d'un certain lignage, habitant d'un village, et futur membre d'une caste, déterminés, etc. Mais, au-delà de ces catégories de l'interaction sociale ordinaire, le groupe essaie de définir plus finement la personnalité de l'enfant. J. Rabain montre bien comment cette recherche d'une identité se fonde sur une certaine conception de la personne, et, par là, sur une vision déterminée des rapports avec les ancêtres.

En effet, les divers genres de tableaux proposés par la « caractérologie » wolof traditionnelle se réfèrent à diverses positions des éléments constituant la personne : ainsi, le *fit*, « principe vital localisé dans le cœur et le foie (...), dont l'intégrité est la condition de toute activité concertée » (p. 163), et le *rab*, un « esprit ancestral attaché à un lignage ou allié à une personne » (ibidem), qui est à l'origine de la possession, lorsqu'il « descend » dans une personne. D'autre part, la personnalité de l'enfant peut être interprétée en fonction d'une relation particulière avec un ancêtre déterminé. Bien qu'il n'existe pas, chez les Wolof, de théorie stricte de la « réincarnation », on admet que l'ancêtre et l'enfant puissent avoir une « ressemblance » (sur tous les plans), qui est objet d'inquiétude ; car l'enfant est alors souvent celui qui sait, mais qui se tait, et fait planer sur le groupe la menace silencieuse des interventions imprévisibles de l'ancêtre. Les relations de l'ancêtre avec l'enfant peuvent se conformer à divers modèles, en fonction desquels peuvent être interprétés les divers genres de personnalité typique décrits par la tradition. Dans le chapitre intitulé « L'enfant imaginé et l'enfant imaginaire », J. Rabain décrit ces types, et analyse le jeu d'identification, qui, par retouches successives, du portrait proposé et du comportement constaté, va permettre d'imposer à l'enfant un certain modèle, et donner une voie à la construction de sa personnalité.

Il ne s'agit là que de brèves notations, à propos d'un ouvrage touffu, animé d'un va-et-vient constant, entre l'exemple ethnographique et la tentative théorique. L'un des enjeux était pour J. Rabain de montrer l'inanité d'une certaine conception implicite à beaucoup d'études ethno-psychologiques portant sur l'enfance, et selon laquelle il existerait une sorte de « donne » psychologique que les sociétés accentueraient dans tel ou tel sens, selon leurs normes. Cette distinction un peu naïve de « niveaux » de détermination du comportement est à la fois douteuse, sur le plan théorique, et dangereuse pour l'investigation ; à cet égard, l'analyse de J. Rabain vient apporter une réflexion théorique nouvelle, et l'exemple d'une méthode d'investigation fine et rigoureuse. Sur ces deux plans, la démonstration est plus que convaincante. Ce livre est en outre une source de documentation et de réflexion appréciable pour qui s'intéresse aux problèmes de la socialisation et de l'éducation en Afrique noire.

Pascal Boyer

DASEN P.R., INHELDER B.,
LAVALLEE M.,
RETSCHITZKI J.

Naissance de l'intelligence chez l'enfant baoule de Côte-d'Ivoire.

Hans Huber, Berne, 1978, 322 p.

Depuis une quinzaine d'années environ, à la suite des expériences de J. Piaget et de sa théorie sur le développement des processus cognitifs chez l'enfant, on dénombre une quantité relativement importante de tentatives entreprises en vue d'une meilleure connaissance de l'enfant africain, tant du point de vue des fonctions biogénétiques et physiologiques, qu'en ce qui concerne ses aptitudes et ses performances observées à l'intérieur ou à l'extérieur de son milieu « naturel ». Les motivations des chercheurs n'ont pas toujours été des plus louables puisque, durant les années 50, aussi bien aux États-Unis qu'en Europe, la science s'était donné accessoirement pour objectif la légitimation de préjugés raciaux déjà fortement enracinés dans les esprits. Cependant, l'ambition première de la science reste la connaissance et la maîtrise des phénomènes, y compris le phénomène humain, et c'est bien dans cet esprit que J. Piaget a recom-

mandé la multiplication des recherches dans une perspective transculturelle, seule démarche susceptible de conduire ou de permettre l'énonciation de règles générales, valables aussi bien pour l'enfant européen ou asiatique, que pour l'enfant africain, en l'occurrence baoulé.

Cette exigence méthodologique a été largement reçue et mise en pratique dans d'autres domaines de la psychologie que celui exploré par Piaget : à cet égard, les travaux touchant à la psychopathologie et à la psychanalyse, conduits notamment en Afrique de l'Ouest (Nigeria, Côte-d'Ivoire, Sénégal), ont connu un intérêt particulier durant une décennie, de 1958 à 1970, en même temps que ceux portant sur les aptitudes intellectuelles mesurées en milieu scolaire. A peine plus tôt, et de manière plus continue dans le temps et dans l'espace, ont été entreprises et poursuivies les recherches portant plus spécialement sur la naissance et les étapes du développement de l'intelligence chez le bébé africain. Or, l'exploration de ce secteur, où s'entremêlent étroitement facteurs biogénétiques et facteurs culturels, présente des difficultés considérables d'application de méthodes et techniques et d'interprétation des données, d'où, le renouvellement constant des expériences, par elles, celle-ci, conduite chez les Baoulé dans la région centrale de la Côte-d'Ivoire.

L'équipe interdisciplinaire à l'œuvre (médecins, psychologues, nutritionnistes) s'est imposée le souci premier de situer l'étude dans le cadre d'une problématique générale. Que l'on s'abstienne désormais de donner de l'intelligence une définition satisfaisante, le chercheur se doit néanmoins de découvrir les formes et les étapes de son développement. Un tel projet requiert, au moins, que soient définies les conditions de production et de manifestation du phénomène en question : d'où l'accent porté, d'une part, sur l'évolution de l'appareil sensori-moteur et, d'autre part, sur l'analyse des comportements en des situations déterminées, lesquels aboutissent à la réussite ou à l'échec, relativement à la formation et à la mise en œuvre des aptitudes intellectuelles, c'est-à-dire à l'attitude participante du sujet.

L'influence de l'environnement culturel, surestimé ou minimisé, demeure

un facteur non négligeable : que pourrait signifier l'avance ou le retard quant au développement sensori-moteur et, partant, au développement de l'intelligence, alors que ces « positions » ne se réfèrent pas à une norme élaborée dans le champ de l'expérience ? Et, dans ce domaine, le psychologue est-il jamais en possession d'éléments propres à autoriser le comparatisme interculturel ? P. R. Dasen et ses collègues n'ont pas manqué de formuler ces interrogations, parmi beaucoup d'autres précautions d'ordre méthodologique et interprétatif. Un préenquête s'est avérée nécessaire, en vue d'apprécier la validité des instruments utilisés (tests, échelles) ; un rappel des principales coutumes baoulé et de l'univers objectif de l'enfant devra permettre la discussion et la réfutation d'assertions peu fondées, mais ayant acquis valeur de faits (p. 11-81). Avant de procéder à l'étude corrélatrice de la nutrition et du développement psychologique (p. 225-278), les auteurs abordent d'abord successivement les étapes du développement sensori-moteur (p. 83-129), la naissance et la mise en œuvre de la fonction sémiotique (p. 131-165) et l'observation du comportement spontané (p. 167-195) suivie d'un exposé de quelques cas (p. 197-223).

Dans son ensemble, cette étude d'inspiration piagétienne débouche sur la théorie de l'universalité de base des formes et des modalités du développement de l'intelligence chez l'enfant. Résultats d'expériences plutôt que déclarations imprégnées d'idéologies, les auteurs démontrent, à la suite de Super, qu'il y a lieu de parler « d'une série de précocités et de retards, selon qu'un comportement particulier est valorisé (et enseigné) ou non ».

Si, à partir du niveau sensori-moteur, l'apparition et l'évolution de la fonction sémiotique chez le bébé baoulé sont comparables aux phénomènes déjà observés en Europe (par Piaget ou Lézine), il y a lieu, en effet, d'en déduire que le développement sensori-moteur est aussi sensiblement le même ici et là, puisqu'il constitue la base commune des conduites sémiotiques. Les auteurs insistent donc peu sur ces notions d'avance ou de retard, s'efforçant plutôt de montrer que, dans certains cas, nombreux peut-être, la précocité de l'évolution mo-

trice chez l'enfant baoulé est en soi susceptible de permettre des manipulations des activités, des exercices de schèmes sensori-moteurs moins courants ailleurs, en Europe. La prise en considération, ici, du facteur environnement conduit les auteurs à s'élever avec force contre l'idée établie d'une extrême pauvreté en objets du milieu socioculturel de l'enfant africain (Knapen, Erny, etc.) : à partir du moment où l'on renonce à la sectorisation, selon les classes d'âge, de l'espace social et de l'univers objectif, à partir du moment où, l'ethnocentrisme se dissipant, on conçoit autrement l'enfant et sa position dans la société, on se préserve du coup d'appréciations trop hâtives et inopérantes quant à l'établissement de la connaissance.

Cette étude représente, sans conteste, un renouveau de la psychologie de l'enfant africain ; on ne saurait reléguer au second plan les qualités techniques et la rigueur intellectuelle des auteurs, et les résultats auxquels ils parviennent représentent une base fort utile pour toute étude plus générale de la socialisation de l'enfant africain et des mécanismes d'assimilation et d'accommodation qu'il met en jeu dans la construction de son identité.

Manga Bekombo

NTSIRA NDONG NDOUTOUME

Le Mvett

2 tomes, « Présence Africaine », Paris.

L'auteur de cet article a choisi de traiter ici de « l'enfant dans le Mvett ».

En 1970, puis en 1975, ont paru les deux tomes du **MVETT**. L'auteur, Ntsira Ndong Ndoutoume a voulu raconter, par la plume cette fois et non plus par la parole, une de ces épopées légendaires qui se chantent, lors de certaines veillées, dans les villages africains.

Qu'est-ce que le « Mvett » ?

Le mot « Mvett », ou *Mver* selon les régions, désigne à la fois l'instrument utilisé, le joueur et les épopées racontées desquelles se dégage toute une littérature. Le mot *mvett*, dans son sens le plus large est synonyme de culture Fang.

L'épopée ainsi racontée est un récit légendaire, entrecoupé

d'expressions lyriques, tantôt individuelles, lamentations de poètes et airs chantés, tantôt collectives où interviennent des chœurs (1).

Le thème principal du *Mvett* est la lutte continuelle de l'homme contre toutes les forces visibles et invisibles, proches ou lointaines de la nature pour la domestication de la vie, l'accès à la survie et l'acquisition de l'immortalité. Son séjour ici-bas constitue un vaste champ d'apprentissage et d'expérience de cette lutte ardue qui se prolonge après la mort.

Ntsira Ndong Ndoutoume nous décrit donc, dans un premier livre, la lutte épique qui opposa, « dans un monde imaginaire et merveilleux » (11-17), Engouang Ondo, chef du peuple d'Engong ou des Immortels, à Oveng Ndoumou Obame, chef du peuple d'Okü, ou des Mortels, pour la conquête de la paix. Dans la deuxième partie de l'œuvre, nouveau combat grandiose entre Asseng Mbane Ona, « homme puissant » de la tribu Yemebem et Elone Kam Afé, de la tribu Bibao, cette fois pour la conquête d'une femme.

L'enfant dans « le Mvett »

On voit mal, dans de tels récits, quel rôle peut jouer l'enfant. Dans ce monde de guerriers, d'hommes puissants, de combats glorieux, dans cette atmosphère de lutte presque perpétuelle, l'enfant n'a pas sa place.

Bien sûr, ici comme partout ailleurs, une naissance est toujours source de joie :

A ce moment des cris de joie retentirent dans la case de Ntsame Ondo. Un beau bébé piaffait, tenu par une vieille femme aux joues creuses. Ntsame Ondo était libérée.

A ce moment, dans une case, éclatèrent les « ayenga » (2) des femmes. « Amenez les filets et les sagaies ». Ce qui signifiait qu'un garçon était né. Et la case se remplit de femmes chantant et dansant...

Le tam-tam se mit à bourdonner...

Que tous les Yémébem écoutent

Le tam-tam d'Assia !...

Il annonce la naissance d'Asseng Mbane Ona...

Il est né cette nuit !

Il est né les yeux écarquillés

Il est né les oreilles ouvertes



Un Mvett

Il est né la tête pleine...

Mais, somme toute, ce n'est là qu'un événement des plus communs :

Un enfant est né comme naissent tous les autres, quoi de plus naturel et de plus vulgaire.

Surtout quand il s'agit d'une fille ! :

Mfoulou Engouang resta longtemps sans avoir un enfant mâle. Il ne faisait que des filles. Aussi sa famille fut-elle la risée de tout Engong pendant longtemps.

En effet

les petites filles viennent au monde pour apprendre, non à poser des questions, mais à obéir et à servir.

Et, de ce fait, la femme, par son peu d'importance, est dans le *Mvett*, souvent reléguée au même rang que l'enfant :

dans les attroupements :

La bataille avait pris fin. Les captifs étaient alignés dans la cour, les hommes d'un côté, les enfants et les femmes de l'autre.

(1) Le *Mvett* de Zue Nguema.

(2) Ayenga : pluriel de oyenga, cri de joie perçant que poussent les femmes à la naissance des enfants ou à l'occasion de tout autre événement heureux (note de l'auteur).

dans les fuites et dans les peurs :

Le tam-tam d'alerte se mit à bourdonner. Des enfants que leur mère entraînait avec des gestes saccadés, pleuraient et leurs pleurs se faisaient entendre en décroissant au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient sous les feuillages.

Femmes et enfants s'en furent se réfugier instinctivement dans les cases.

Les femmes et les enfants pleuraient en courant.

dans les combats :

Ses femmes, ses enfants avaient péri.

Tirer aux flèches et dans le cou des hommes. Ne touchez pas aux femmes et aux enfants.

Il y a dans ce village des femmes et des enfants. Les brûler de sang froid est la seule chose qui me fait peur au monde.

L'enfant, enfin, est, comme la femme, signe de richesse :

Medza m'Otoughou est riche... ici la richesse est fonction du nombre de femmes, d'enfants et d'adoptés.

Dire que j'aurai au moins trois femmes et avec des enfants... riche, je vais devenir riche.

Signe de bonheur aussi :

Les Yémébem ne se connaissent plus de bonheur. Chaque homme pouvait avoir autant de femmes, autant d'enfants qu'il en désirait...

Ainsi, dans le *Mvett*, la plupart du temps, l'enfant n'est-il mentionné qu'accessoirement : il est cité dans les descriptions de lieux, il fait partie du décor, il contribue à créer ou à parfaire l'atmosphère particulière aux villages, au même titre que le ciel, le temps, les animaux domestiques :

Le ciel était beau, le soleil splendide. Dans l'atmosphère surchauffée, des bandes de papillons à la robe immaculée voltigeaient, des pigeons roucoulaient derrière les cases. A l'ombre des vérandas, des moutons broutaient l'herbe conservée la matinée au pâturage, tandis que les poules s'ébrouaient dans la poussière que la saison avait rendue grise.

Sous les bananiers, des enfants bedonnants et criards jouaient à cache-cache. Au loin dans la

montagne herbeuse retentissaient les aboiements des chiens, le son des grelots et les hui ! hui ! d'un chasseur poursuivant le gibier. Quelque part dans la forêt environnante, la cognée frappait durement contre un arbre. La sécheresse avait atteint son apogée.

C'était le soir. Les femmes rentraient déjà des plantations. Leurs paniers tombaient lourdement derrière leur dos. Des enfants pleuraient. La fumée recommençait à monter des toits et teintait de bleu l'atmosphère du village.

Le jour se levait rapidement... Le village s'animait de son concert de bruits matinaux... Des volutes de fumée bleues garnissaient l'air au-dessus des cases... Des enfants s'ébattaient dans les cours, poursuivaient les poules, les canards ou les moutons.

Ces enfants, l'auteur nous les montre, semblables en cela à tous les enfants du monde :

joueurs :

(les) enfants courent derrière les moutons... s'amuse dans la cour du village,

(il) courait les rues en compagnie des autres enfants du village;

les petits garçons des tribus voisines chantaient en jouant dans la poussière.

gourmands :

Des enfants bedonnants, assurés de manger à leur guise, s'ébattaient voluptueusement dans la poussière des cours.

craintifs :

La cour du village qui, quelque temps auparavant grouillait de bambins, s'était vidée. Affolés à la vue d'Oveng Ndoumou Obame passant dans les airs comme un aigle en quête d'une proie, ils avaient fui et s'étaient réfugiés dans les cases.

Dès que la fille des orages déboucha de la forêt, trois bambins l'aperçurent et prirent la fuite.

pleureurs :

Les bébés, que leur mère portait à califourchon sur le dos à l'aide d'une ceinture de peau pleuraient, énervés par les bêlements des moutons et le caquetage des poules...

curieux :

...tous les bambins du village s'agglutinèrent dans la cour pour ouïr cette musique monstrueuse.

Et leur vie se déroule, avec son cortège de joie et de misère, de rires et de pleurs, comme partout ailleurs :

Pendant ce temps, les saisons sèches succèdent aux saisons sèches et les saisons des pluies aux saisons des pluies. Bébé a cessé de ramper comme une tortue, de se mettre debout comme un chimpanzé, il marche et court comme un homme. Il est un homme. Il a traversé toutes les épreuves de l'enfance et de l'adolescence. Aïe ! Que ça été dur ! et douloureux ! Ces chutes qui laissaient sur la peau des traces sanglantes, qui poussaient les dents à te percer les lèvres ! Ces batailles avec d'autres bambins du village qui te bosselaient le visage ! Ces réprimandes du père ou de la mère en colère qui, parfois dégénéraient en taloches ! Oui, ça été dur et douloureux ! Et beau ! Hein ! Oui, beau ! Ces rires immodérés, ces galopades en troupe dans la poussière des cours, ces fugues capricieuses, ces baignades tumultueuses dans la rivière aux eaux limpides que l'on rendait grises ! Oui, ça été beau et magnifique ! C'est peut-être le seul moment où la vie semble revêtir le plus des nuances de beauté. Peut-être parce que tes parents et bien d'autres personnes se chargent de ton entretien et de ton éducation et que tu oublies vite.

L'enfant du Mvett

L'« enfant du Mvett », c'est l'enfant de la légende. Et lui joue un rôle essentiel dans l'épopée du Mvett. Il est en fait à sa source même, puisqu'il deviendra « l'homme puissant », lui-même héros du Mvett.

L'enfant va naître « puissant » par la volonté de ses parents et grâce à la magie des anciens de son peuple. Dans le premier récit, Oveng Ndoumou Obame doit à son grand-père, sa destinée de chef redoutable :

Je veux qu'il soit puissant, gardien de la paix, protecteur des faibles, réputé pour sa bonté et sa richesse, connu de toutes les couches sociales, depuis le malheureux qui grille son bout de

manioc au feu, jusqu'aux forces les plus mystérieuses de la nature.

Et voici en quels termes la mère d'Angone Endong Oyono, dans le deuxième Mvett, s'adresse à son fils :

Ne t'ai-je pas donné la toute puissance qui fait de toi l'homme le plus craint du monde ?... mon fils bien-aimé, je te bénis tous les jours et toutes les nuits afin que tu domines le monde et tues le plus de gens possible.

Pourquoi ce désir de puissance ? Pour écraser les autres tribus :

Les Yémébem ne semblent manquer de rien... C'est un peuple sain d'esprit et de corps... Tout le monde nous aime, et pour cause : il nous dupe. Nous ne sommes qu'une malheureuse tribu à la merci d'autres tribus plus voraces. On nous suce, on nous exploite, on nous ruine. Et nous ne pouvons pas lutter contre ce fléau : nous sommes faibles, nous sommes impuissants. C'est pourquoi, aujourd'hui, cette idée m'est venue : il faut à la tribu des Yémébem la force et la puissance. Vous qui aimez tant votre descendance, vous dont le pouvoir est intarissable, donnez nous la force et la puissance.

Comment acquérir cette toute-puissance ? Par la magie :

(Le peuple d'Okû est) d'une gaieté et d'une soif de conquêtes insatiables. Mais sa principale préoccupation est de s'emparer de l'immortalité jalousement gardée par le peuple d'Engong. Dure besogne... Mais une porte lui est cependant ouverte : la force et la puissance étant les secrets de la magie, il faut les insuffler à certaines personnes qui naissent à Okû. Pour cela, les magiciens d'Okû doivent œuvrer sans répit.

Un enfant est donc choisi, avant même sa naissance, pour être cet « homme puissant » : Oveng Ndoumou Obame, dans le premier conte, Asseng Mbane Ona, dans le second.

Et la magie opère, qui ordonne, pour Oveng Ndoumou Obame, d'ouvrir la poitrine du bébé et de remplacer tous ses organes par du fer. Ainsi, il sera un homme double... homme et fer... un géant... il ne mourra point.

Quant à Asseng Mbane Ona, avant même sa naissance, sa future mère

sera transportée sous l'Oveng (3), enfermée dans une hutte jusqu'au premier chant de la perdrix. Là,

Ayangoum, le grand magicien de la tribu Ayakoma... déshabilla Ayétébé, lui traça un trait rouge du nombril au bas-ventre. Il mâcha un piment très piquant mélangé à de la poudre noire, le souffla dans le nez de la femme, lui écarta les jambes et attendit.

La naissance d'un tel enfant ne peut qu'être extraordinaire :

Ayétébé éternua violemment, éjecta avec force le bébé qui tomba dans les bras du féticheur... Ayétébé éternua de nouveau, faisant jaillir de ses entrailles un gros anneau de cuivre. Ayangoum sourit : les esprits des Yémébem étaient vraiment redoutables... Il déposa l'anneau à côté du bébé... Deux jumeaux..., dit-il, avec cette différence que l'autre est tout en cuivre. Ils ne constituent d'ailleurs qu'une seule personne. C'est du beau travail. J'ai eu maintes occasions de procéder à la naissance d'hommes puissants mais jamais il ne m'a été donné de voir venir au monde d'homme d'une telle puissance. La terre elle-même aura du mal à porter Asseng Mbane Ona.

De même, son apparence, son comportement sont, dès sa naissance, anormaux :

Mbane Ona jubilait. Il contemplait avidement son enfant. C'était un bébé potelé, aux membres massifs. Son visage aux yeux verts et très mobiles fascinait, flamboyait dans l'obscurité comme une source de lumière.

Pendant que se déroulait cette scène sous l'Oveng, Asseng Mbane Ona, le gros bébé d'Ayétébé, s'agitait anormalement sur sa natte. Ses bras potelés décrivaient des demi-cercles dans l'air, ses pieds se tendaient, se pliaient, se détendaient, se repliaient. Il vagissait, riait, zézayait. Par une communion étrange avec l'anneau de cuivre, il participait au sacrifice d'Aboghé. Il ne s'apaisa que quand les vapeurs chaudes s'évanouirent dans l'atmosphère au-dessus du gouffre.

Et, bien sûr, il ne grandit pas comme les autres enfants :

Comme l'on dit, un enfant du Mvett ne tarde pas à naître et à grandir.

Ainsi, Oveng Ndoumou Obame, à six lunes :

A cet âge, sa santé était de fer et sa force prodigieuse... Bardé de muscles d'acier, le regard direct, les épaules larges, la poitrine massive, brutal comme un torrent, souple comme un chat, il avait tout d'un être surnaturel. Il paraissait avoir quatorze grandes saisons sèches au grand étonnement de sa mère et à la grande satisfaction de son père.

Et Asseng Mbane Ona, à neuf lunes :

Asseng Mbane Ona était devenu un beau garçon aux muscles saillants, à la tête dure, aux membres nerveux. Il avait un front carré, un regard vif, un nez légèrement aplati, des joues rondes, des oreilles collées aux tempes. Sa tête arrivait déjà à hauteur de l'épaule d'un homme de grande taille, ce qui le faisait paraître d'un âge plus avancé... D'une force de buffle, d'une souplesse de tigre et d'une adresse d'épervier, il étonnait ses aînés dans la lutte, la course et le tir-à-l'arc. De cet être émanait un rayonnement de puissance terrifiante.

Plus tard, parvenus à l'âge adulte, ces « hommes puissants » feront trembler tous les peuples par leurs exploits extraordinaires.

Tel est donc « l'enfant du Mvett », l'enfant de cette légende colorée, somptueuse, merveilleuse que nous raconte Ntsira Ndong Ndoutoume, dans son *Mvett*.

Françoise Touzan
Université nationale
de Libreville

MARIE-JOSÉ CHOMBART DE LAUWE

Un monde autre : l'enfance.

Payot, Paris, 2^e édit., 1979, 451 p.

La manière de percevoir et de penser l'enfant influe sur ses conditions de vie, sur son statut et sur les comportements des adultes à son égard. Dans une société donnée, les idées et les images relatives à l'enfant,

si variées soient-elles, s'organisent en représentations collectives, qui forment un système à niveaux multiples. Un langage « sur » l'enfant se crée, ainsi qu'un langage « pour » l'enfant, puisque des images idéales et des modèles lui sont proposés.

Sous cette forme condensée, mais suffisamment explicite, M.-J. Chombart de Lauwe définit l'objet de son étude reprise en une seconde édition (p. 11).

L'ouvrage se compose, en effet, de quatre parties s'articulant l'une à l'autre selon une trajectoire idéale de vie qui part des origines (les représentations) et se projette dans l'idée de mort sous-tendue par la croyance religieuse. L'enfant et son personnage sont, avant tout, le fait d'un projet ; tous deux préexistent à leur propre naissance biologique, à leur « réalité » ; l'enfant est d'abord l'idée sur l'enfance : idéalisée, « il est totalement présent dans le temps et dans la nature (I : 2, 3, 4). Confronté à lui-même, ou placé dans un circuit d'échanges avec ses pairs (I : 5), déjà « modelé par la société », il entreprend l'exploration progressive de l'univers qui le cerne : en premier lieu, les images parentales (mère et père) qui deviennent aussitôt deux figures de l'adulte à nouveau apte à rêver d'enfance (II : 6, 7, 8). Plus loin (ou plus tard) dans sa course, se manifestent les rapports de l'enfant avec le milieu naturel, les objets et les choses aussitôt doués par lui d'une signification ; les rapports avec la société, ses espaces, ses institutions, ses pratiques (III : 9, 10, 11). Enfin, la mise en œuvre des aptitudes intellectuelles chez l'enfant le conduira à la connaissance, mais aussi aux interrogations ultimes qui détruisent les mythes d'alors, tout en en recréant de nouveaux (IV : 12, 13).

Ce cheminement désigne à lui seul le « matériau » sur lequel travaille le chercheur : l'enfant-personnage, l'enfance ; un être à la fois symbole, parce qu'imaginaire, et un être par ailleurs incarné dans une société. L'enquête n'est pas conduite dans un quartier de la ville, ni dans une campagne particulière : étudiant des représentations collectives, l'auteur puise dans un fonds d'images ; à un premier niveau, le roman, l'autobiographie, le film, qui livrent à l'adulte

(3) Oveng : arbre gigantesque et dur de la forêt gabonaise qui pousse dans les endroits particulièrement denses (note de l'auteur).

une certaine image de l'enfant fabriquée par lui-même (l'adulte); ensuite, la télévision, la radio, la presse, tout autre moyen de communication de masse constituent une seconde source d'images de l'enfance que l'adulte destine délibérément à l'enfant lui-même. La confrontation des deux modes de réception et de manipulation de ces images, de même que le choix de leurs sources, se trouvent justifiés dans l'exposé méthodologique de l'auteur (p. 24-32). Parmi les soixante-quinze ouvrages utilisés pour l'échantillon, on compte soixante-huit romans et autobiographies auxquels s'ajoutent une quinzaine de films français et étrangers qui expriment autant de discours et de réalités sur l'enfance et de ce qu'elle finit par être.

Cette étude se lit et ne se raconte pas; elle exige du lecteur autant de disponibilité et de sensibilité que l'auteur a donné de sa patience et de sa perspicacité. Même dans la littérature ou le film, l'image de l'enfant n'est pas donnée globalement, mais par petites pièces dispersées au long des pages, à travers des situations, dans les mots et dans les silences d'une époque, d'une classe sociale, d'une famille ou d'une école.

Ces « outils » fabriquent-ils des mythes? Non point. Ils ne font que s'en rapprocher ou les rappeler, par leur structure propre et leur mode de fonctionnement ou de production: « le fait que le petit personnage soit vidé de son sens premier et devienne l'habitable d'une essence d'enfance, et qu'en même temps les récits soient des variantes et l'actualisation d'un système qui valorise deux façons opposées d'être, rappelle la structure du mythe » (p. 415). Le langage sur l'enfant apparaît alors comme porteur d'un message anonyme à contenu normatif, où se dégagent tantôt les représentations du bon et du bien, de l'authentique, par opposition au mal inhérent au social, à l'artificiel à partir duquel s'élabore le rêve de la pureté.

Les représentations collectives relatives à l'enfance se constituent en système, à la fois pour se perpétuer et pour actualiser chaque fois le message qu'elles véhiculent; comme telles, elles sont mythisantes, ce qui leur permet d'assurer leur fonction. C'est principalement par la technique de l'analyse du contenu que M.-J.

Chombart de Lauwe s'est efforcée de démonter les mécanismes de la représentation collective, de maîtriser la complexité de la pensée mythique, et d'examiner leurs rapports.

Manga Bekombo

Francis Bebey chante le petit Ivoirien

Francis Bebey vient de sortir un nouveau disque (1): un petit Ivoirien. Les paroles et la musique sont de lui, mais il donne tel qu'il s'est déroulé le dialogue de la dame venue de Paris et du petit Ivoirien. Nous le reproduisons ci-dessous:

*Les petits Ivoiriens sont intelligents
Les petits Ivoiriens, ils sont très malins*

*Ils apprennent la vie
Bien plus tôt qu'à l'école*

*Ils deviennent des hommes avant
d'être grands*

*Un petit Ivoirien demanda un jour
A une belle dame venue de Paris*

*« Qu'est-ce que vous avez donc à
vous presser comme ça ?*

*« Chez nous, y a pas de monde mais
nous avons le temps. »*

Il a bien raison le p'tit Ivoirien

Je n'sais plus son nom

Mais je l'aime bien

Et j'aime tout autant

Les autres enfants

Qui sont, comme lui, les p'tits

Africains

*Lorsque la belle dame venue de Paris
lui demanda : « Veux-tu partir avec
moi ?*

« Je t'emmènerai loin,

« Au pays d'où je viens,

*« Et tu pourras jouer avec mes
enfants. »*

Le petit Ivoirien réfléchit et dit :

« Moi j'ai un beau pays

« Alors pourquoi le quitter, hein ?

« Je ne m'en irai pas

« Je ne ferai pas ça

*« Je veux rester avec Papa et
Maman. »*

il a bien raison le p'tit Ivoirien

Je n'sais plus son nom

Mais je l'aime bien bis

Et j'aime bien tout autant

Les autres enfants

Qui sont, comme lui, les p'tits

Africains

Oui... Oui...

(1) Distribution Sonodisc, 85, rue Foudary,
75015 Paris.

SOUR

bibliographies

DAGUE Pierre. — *Psychologie de l'enfant et de l'adolescent en Afrique francophone et à Madagascar*. — Paris : Audecam, 1970. — 27 cm, 120 p. (Programme d'éducation télévisuelle, 1968-1970, vol. V.)

Bibliographie analytique des recherches effectuées sur la psychologie de l'enfant africain francophone. Nouvelle édition en préparation.

Éducation en Afrique (L'). — In : Documentation et information pédagogique, bull. du Bureau international d'éducation, 51^e année, 4^e trimestre 1977, 205, 86 p.

Bibliographie sur l'éducation dans la région et les sous-régions africaines, l'éducation dans les pays africains, publications de l'Unesco, ouvrages de références, revues africaines sur l'éducation. Comporte, en outre, une liste d'adresses des institutions concernées par l'éducation en Afrique et les services africains de documentation et d'information sur l'éducation.

Encyclopédie J.A. de la famille. — Paris : Éditions Jeune Afrique, 1979. — 6 volumes de 320 p., ill.

- | | |
|-------------------------|------------------------|
| 1) donner la vie | 2) installer sa maison |
| 3) éduquer son enfant | 4) protéger sa santé |
| 5) connaître ses droits | 6) tout savoir. |

Donne une information pratique sur des sujets de la vie quotidienne : santé (information sexuelle, naissance, soins et alimentation des enfants, etc.), décoration, droit, éducation... en s'attachant aux aspects spécifiques du continent africain et, d'une façon plus large, du tiers monde.

Enfance (L'). Guide des sources documentaires. — Paris : la Documentation française, 1979. — 29,7 cm, 136 p.

L'enfant dans la société contemporaine à travers sept secteurs clés : droit, problèmes médico-sociaux, famille, école, environnement, loisirs et media, avec une liste des principaux périodiques se rapportant à l'enfance et un répertoire des centres d'information spécialisés.

HOORWEG J.C. et MARAIS H.C. — *Psychology in Africa : a bibliography*. — Leiden : Afrika-Studiecentrum, 1969. —

* KABASELE D. — *Éléments de bibliographie sur la psychologie de l'enfant africain*. — Mémoire. — Paris : Institut pédagogique national, 1964-65.

* Les références marquées d'un astérisque ont été tirées de L'enfant en Afrique noire et dans l'océan Indien francophones. Éléments bibliographiques. Cf. rubrique Bibliographies.

** Les références précédées de deux astérisques indiquent les numéros spéciaux ou les articles consacrés par Recherche, Pédagogie et Culture aux problèmes de l'enfant.